



Ce que j'appelle oubli



STUDIO-THÉÂTRE

## Ce que j'appelle oubli

Dans un supermarché, un homme vole une canette de bière, ou plutôt la boit sur place. Quatre vigiles surviennent, le saisissent, le conduisent dans la réserve, le rouent de coups, il en meurt.

C'est arrivé en 2009 à Lyon. Tout est affreusement banal, lamentable, nul. Les personnages sont des plus ordinaires. Rien dans la violence même qui ne soit horriblement convenu. C'est cela peut-être qui fait le plus mal : chaque élément de ce fait divers est neutre, le type qui boit la canette, les vigiles qui l'arrêtent, le lieu, le moment, etc., l'ingratitude généralisée, et pourtant la conjonction de ces éléments, leur dynamique – rien, absolument rien ne prédispose au meurtre – entraîne et déchaîne une barbarie assassine.

Le narrateur s'adresse au frère de la victime. Il en était assez proche. Peut-être s'agit-il d'une consolation. Au sens littéraire du terme : c'était une forme poétique autrefois, comme chez Malherbe : « Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle... » Laurent Mauvignier ne raconte pas, n'explique pas, n'instruit pas, il dit, tente de dire ce qui se refuse à toute compréhension, à toute saisie esthétique, philosophique, judiciaire ou politique.

Une phrase unique court sur soixante pages. Elle commence en ayant déjà commencé, ne comportant pas de majuscule, ouvrant par la conjonction « et » : « et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu, » et voilà, nous sommes engagés, acteur ou spectateur, dans le mouvement de cette phrase, de cette histoire, celle d'un homme qui est mort pour si peu.

Il y a dans ce texte un désir lazaréen de faire revivre, par la phrase, l'homme disparu. Je pense à Depardieu dans le film de Pialat, *Sous le soleil de Satan*, soulevant à bouts de bras, dans une absolue contention, le corps d'un enfant mort. Le miracle a lieu et je me suis toujours demandé pourquoi on y croyait tant, à en pleurer. À cause de l'énergie. De la patience et de l'obstination. De l'effort désespéré, démultiplié par le désespoir lui-même. Alors que tout est dit, l'enfant inerte et sans souffle, malgré la mort et contre la mort, dans une attente et une lenteur oppressante et congestive, l'acteur retourne musculairement la violence inhumaine vers la vie, et l'enfant ouvre un œil.

Dans l'effort d'écrire au plus près de l'insensé, à même le désastre insignifiant, page après page, mot après mot, la langue de Mauvignier, comme les bras de Depardieu, parvient, il me semble, à redonner souffle – et non pas visage ou sens –, au pauvre mort anonyme, et peut-être, à consoler son frère, ou nous-mêmes, un tant soit peu.

Denis Podalydès, mars 2012

Denis **PODALYDÈS** Après des études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique dans les classes de Viviane Théophilidès, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent, Denis Podalydès entre à la Comédie-Française le 27 janvier 1997, et en devient le 505<sup>e</sup> sociétaire le 1<sup>er</sup> janvier 2000.

Dernièrement, il a interprété Harpagon dans *L'Avare* de Molière, mis en scène par Catherine Hiegel, Calogero Di Spelta dans *La Grande Magie* de De Filippo, mise en scène par Dan Jemmett, Matamore dans *L'illusion comique* de Corneille, mise en scène par Galin Stoev, Pédriche dans *Figaro divorce* d'Ödön von Horváth, mis en scène par Jacques Lassalle, le Chevalier dans *Il campiello* de Goldoni, mis en scène par Jacques Lassalle. Il a également interprété Philiste dans *Le menteur* de Corneille, mis en scène par Jean-Louis Benoit, Fortunatov dans *La Forêt* d'Ostrovski, mise en scène par Piotr Fomenko, Platonov dans *Platonov* de Tchekhov, mis en scène par Jacques Lassalle, Dionysos dans *Les Bacchantes* d'Euripide, mises en scène par André Wilms, Dorante dans *Le menteur* de Corneille, mis en scène par Jean-Louis Benoit, Don César de Bazan dans *Ruy Blas* de Victor Hugo, mis en scène par Brigitte Jaques-Wajeman... Il a mis en scène Salle Richelieu, *Cyrano de Bergerac* de Rostand, création en 2006 et *Fantasio* de Musset présenté en 2009. Il vient de mettre en scène un opéra, *Don Pasquale* de Gaetano Donizetti, au Théâtre des Champs-Élysées. Il a également tourné sous la direction notamment de Bruno Podalydès, Arnaud Desplechin, Bertrand Tavernier, Emmanuel Bourdieu, François Dupeyron, Michel Deville.

Stéphanie **DANIEL** Diplômée de l'École du Théâtre national de Strasbourg en 1989, Stéphanie Daniel se consacre à la conception lumière de spectacles vivants et s'intéresse à la muséographie. Depuis 1990, elle travaille dans le domaine théâtral notamment pour les mises en scène de Denis Podalydès, Stanislas Nordey, Catherine Anne, Philippe Delaigue, Jean Dautremay, Martine Wijckaert, Anne-Laure Liégeois, Blandine Savetier ou Thierry Roisin... Dans le domaine lyrique, elle réalise des éclairages au Grand Théâtre de Genève, à l'opéra de Lyon, au Festival d'Aix-en-Provence, à l'Opéra-Comique, à l'opéra de Marseille, pour l'opéra junior de Montpellier, pour Marthe Keller ou pour Denis Podalydès dernièrement pour *Don Pasquale* de Donizetti au Théâtre des Champs-Élysées.

Elle conçoit également des lumières pour des expositions, notamment au musée d'Orsay et au musée du Louvre. Elle est en charge des éclairages scénographiques des travaux de rénovation de l'hôtel Biron (musée Rodin), du futur musée des Beaux-Arts de Pont-Aven et du futur musée de l'histoire de la France en Algérie à Montpellier.

En 2007 elle obtient le Molière du créateur lumière pour *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, mis en scène par Denis Podalydès. Cette saison, elle signera les lumières de *Peer Gynt* de Henrik Ibsen mis en scène par Éric Ruf au Grand Palais.

## Ce que j'appelle oubli

Laurent Mauvignier

mis en espace et interprété par Denis Podalydès

POUR LA PREMIÈRE FOIS À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

DU 12 AU 22 AVRIL 2012

durée du spectacle 1h environ

Avec la complicité de Stéphanie DANIEL à la lumière



© Laurent Mauvignier

La librairie du Studio-Théâtre vous propose une sélection d'ouvrages : *Des hommes*, Laurent Mauvignier, Les Éditions de Minuit ; *Dans la foule*, Laurent Mauvignier, Les Éditions de Minuit ; *Ce que j'appelle oubli*, Laurent Mauvignier, Les Éditions de Minuit ; *La Nuit juste avant les forêts*, Bernard-Marie Koltès, Les Éditions de Minuit. *Étranges Animaux*, Denis Podalydès, Raphaël Gaillarde, Actes Sud ; *La Peur matamore*, Denis Podalydès, Seuil-Archimbaud ; *Scènes de la vie d'acteur*, Denis Podalydès, Seuil-Archimbaud ; *Voix off*, Denis Podalydès, Mercure de France.

Je suis chez des amis à Paris avec ma femme, et nous avons décidé de leur faire un cadeau. Un livre, évidemment. Ce sera *La Nuit juste avant les forêts*, un de mes grands souvenirs de lecture, sur lequel je tombe presque par hasard. Dans la librairie, j'en relis les premières pages et suis toujours aussi impressionné.

Quelques heures plus tard, nous avons rendez-vous avec nos amis dans un bar. Et là, juste avant, sur un mur, une affichette. Elle parle d'un fait divers qui a eu lieu quelques mois plus tôt à Lyon, l'histoire d'un type mort pour le vol d'une canette de bière. Je me souviens avoir entendu parler de cette histoire à la radio. Ce qui me frappe c'est le ton, très Thomas Bernhard, avec ce début de phrase : « le procureur, ce qu'il a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu ». Comment les livres s'écrivent, l'alchimie, la contingence, les multiples coïncidences et les rencontres fortuites qui les rendent urgents et impossible à éviter, c'est un mystère. J'ignore tout de ce mécanisme et me laisse guider par lui. Une affichette, le livre de Koltès, la disponibilité psychologique. Un carnet dans mon sac. Je me sens excité, tremblant, bouleversé. Je pense à ce que je viens de lire, à ce tract et à *La Nuit juste avant les forêts*. Et puis c'est plus fort que moi, j'ai mon carnet, là, tout près, je commence. Ça va très vite. Il faut raconter l'histoire partant de ce leitmotiv, « le procureur, ce qu'il a dit... », la réinventer, se l'approprier, en faire une fiction pour la faire vivre et monter – oui, comme une mayonnaise, il faut « que ça prenne », mais avec ce point de rencontre qu'est le texte de Koltès. La même technique d'une phrase unique se déployant sur un nombre de signes à peu près équivalent. Se tenir à ce petit protocole. Des choses changeront en cours de route (dix jours pour une première version, trois mois de réécriture), comme par exemple le narrateur. D'habitude, dans mes livres, on sait qui il est, il s'adresse à quelqu'un d'inconnu. Pour la première fois, c'est l'inverse. Certains prétendent savoir qui est celui qui parle ici. Je ne le sais, moi, toujours pas. Mais ce que je peux affirmer, en revanche, c'est que nous sommes ce frère, nous tous, à qui il s'adresse. Le plateau est fait pour faire vibrer cette voix qui nous parle, et faire advenir, j'espère, quelque chose de notre écoute, dans le double sens du mot : *écouter*, et *être à l'écoute*. S'ouvrir, esthétiquement, politiquement, à quelque chose de la fraternité.

Laurent Mauvignier, mars 2012

Laurent MAUVIGNIER est né à Tours en 1967. Diplômé des beaux-arts en arts plastiques (1991), il publie son premier roman *Loin d'eux* aux Éditions de Minuit en 1999. Depuis, tous ses livres ont été publiés chez le même éditeur. Ses romans s'essayent à circonscrire le réel mais se heurtent à l'indicible, aux limites du dire. Une langue qui tente de mettre des mots sur l'absence et le deuil, l'amour ou le manque, comme une tentative de vouloir retenir ce qui nous file entre les doigts, entre les ans. Prix Wepler 2000 et prix du livre Inter 2001 pour *Apprendre à finir*, il a reçu également le prix du roman Fnac 2006 pour *Dans la foule*.

*Loin d'eux* (1999), *Apprendre à finir* (2000), *Ceux d'à côté* (2002), *Seuls* (2004), *Le Lien* (2005), *Dans la foule* (2006), *Des hommes* (2009), *Ce que j'appelle oubli* (2011).